

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest CASTELLA

Rêves brisés

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 215-220

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Rêves brisés

## I

La bise glaciale de décembre tourbillonnait en rafales autour de la petite station de Gelay et devant la ligne noire des rails et le bourrelet blanc de la tranchée, d'immenses rideaux de neige s'agitaient sous le ciel gris.

Dans la salle d'attente, meublée de bancs jaunes et décorée d'affiches multicolores, Hubert Vallotin caporal au 13<sup>me</sup> Alpins et Angèle Desprez sa « payse » attendaient l'arrivée du train qui allait ramener le soldat dans sa garnison de Chambéry.

« Alors, vraiment, est-ce que nous allons avoir la guerre ? dit Angèle. Je t'assure, Monsieur le Maire m'a dit que ça se gâtait avec les Allemands. »

Et le caporal, un grand gars de Savoie, aux épaules larges, à la barbiche en fer à cheval, éclata d'un bon rire franc qui illumina sa face bronzée et fit remonter vers ses yeux les pommettes saillantes de ses joues.

« Allons, Angèle, je te l'ai déjà dit : La guerre, c'est une blague. Vois-tu, il n'y a pas pour deux sous de bruits de guerre. Si peu de congés ont été accordés, c'est parce que les chefs ont jugé bon d'agir ainsi, c'est un moyen comme un autre pour s'assurer qu'on a la troupe en main. Mais, la guerre ? Ah ! bas, pas question. »

Et Hubert, voyant que le train venait de poindre à l'horizon et entremêlait la ouate de sa fumée dans les ramures des peupliers de la ferme des Roussettes, se sentit subitement plus sentimental et plus ému à cause du départ qui allait sonner. Plus bas, plus intimement, il reprit :

« Va, n'aie pas peur, Angelette, ne songe pas à la guerre. J'ai encore quelques mois à faire et après je reviendrai à Gelay. Tu seras ma femme et nous vivrons bien tranquilles au clos Gérard. »

Elle, réconfortée, souriait en baissant les yeux et tandis qu'avec vacarme le train s'arrêtait devant le quai, elle répondit en levant la tête :

« Oui, tu reviendras, n'est-ce pas Hubert, moi, je t'attends. Tu sais, nous sommes promis. Pense à moi, là-bas à Chambéry, moi je ne t'oublie pas »

Tout en parlant le couple se dirigeait vers une voiture de troisième classe où l'Alpin monta en deux sauts et pendant que le contrôleur fermait la portière, le soldat serra dans sa large main la petite main d'Angèle.

Adieu, à bientôt, au revoir !

« Au revoir » répondit la paysanne en passant sur les yeux son mouchoir à carreaux, au revoir !

Le train s'ébranla et tournant derrière un talus fit disparaître aux yeux d'Hubert, Angèle, la petite gare et les maisons de Gelay.

Alors l'Alpin s'assit et rêva.

Dans sa tête il reconstitua un à un les divers moments de son congé qui venait de finir. Il se rappela son arrivée à Gelay la veille, au soir, le dîner de famille chez l'Oncle d'Angèle, les projets d'avenir faits avec elle sur la route de Moncy et surtout ce moment du départ où pour la rassurer il s'était permis un bien gros mensonge. Il lui avait dit qu'il ne courait aucun bruit de guerre, et pourtant on ne parlait que de guerre parmi les soldats de Chambéry. Chez les Alpains, chez les " lignards ", chez les dragons, les marches militaires étaient plus fréquentes, les inspections plus minutieuses, et l'on sentait que bientôt, en plein hiver, au milieu de la ville paisible, allait arriver peut-être la poignante nouvelle : l'ordre de mobilisation.

Et instinctivement les cœurs des petits soldats battaient plus fort. Le matin quand devant les pavillons alpins ou la caserne " Curial " ou le Quartier St. Ruth, passait un détachement du 97<sup>me</sup> de ligne ou du 4<sup>me</sup> Dragons, les hommes du corps de garde pensaient : « Camarades, bientôt

peut-être, nous tous ensemble, nous les soldats de Chambéry, nous quitterons la terre de Savoie pour aller vers l'Est aider nos frères de Belfort, d'Epinal, de Verdun.

Et les officiers cherchaient à mieux entrer dans les cœurs de leurs hommes, moins de morgue, moins de raideur dans la discipline : le vent qui soufflait fondait la glace des caractères.

Et Hubert, dans le train qui s'enfonçait dans le gris de l'horizon, longeait des champs de maïs où de larges feuilles, par place, perçaient la neige, Hubert songeait que dans un mois peut-être il serait en pleine bataille, que dans un mois peut-être Angèle l'attendrait en vain.

Et cependant pour ne pas lui faire peur, il lui avait dit qu'il n'y aurait pas de guerre, et lui, si franc avec elle, il se repentait presque de lui avoir menti.

Car cette Angèle Desprez, orpheline comme lui, c'était sa confidente, son soutien, sa « promise. » Angèle ! Maintes fois durant les moments pénibles du service, au poste de la Turraz, l'hiver dans les neiges, devant les marches forcées en Tarentaise, pendant les longues heures de service de place, ce nom, l'espoir qui s'y attachait, venaient chasser la peine, adoucir l'épreuve. Angèle ! Dans quelques mois peut-être elle serait sa femme et lui heureux, elle heureuse, vivraient unis au clos Gérard.

Et pensant à Angèle, Hubert Vallotin entra en gare de Chambéry.

## II

Le lendemain, la vie de garnison recommença. Aux bruits pessimistes qui couraient les jours précédents, vinrent succéder des nouvelles meilleures et la pensée obsédante d'une lutte prochaine agitait moins les soldats.

Hubert lui-même qui avait tant craint de voir ses projets d'avenir, la vie qu'il se préparait pour plus tard,

s'abîmer dans le gouffre de la guerre, sentit dans son cœur une pensée d'espoir qui ramenait la gaîté.

L'hiver battait son plein, âpre, monotone, accablant. La vie de caserne, sans relief, n'était entrecoupée que de rares marches militaires et la plupart du temps, ce n'était que les banales occupations du service de quartier.

Sédentaire et inactif, Hubert laissait voler les rêves pendant les longs jours froids et sombres, pensait à Angèle, forgeait des projets d'avenir.

Encore sept mois, huit mois et il quitterait Chambéry pour Gelay, continuerait quelques temps sa " cour " auprès d'Angèle et puis, à l'entrée de l'hiver il deviendrait son mari et pour lui une vie nouvelle commencerait, la vie rêvée, la vie paisible au clos Gérard.

... Angèle comptait aussi les jours à Gelay. Elle habitait la maison de l'oncle Sylvestre où elle s'était retirée après que la mort de sa mère l'eût rendue orpheline.

Couturière, elle passait ses journées à faire les petits travaux que lui confiaient les villageoises, travaillant avec ardeur, bien tôt le matin, bien tard le soir pour augmenter son petit pécule qui serait sa dot. Et souvent, quand Hubert pensait à elle, elle pensait à lui et laissait tomber sur ses genoux l'ouvrage commencé pour se délasser en songeant à son amour, à sa vie de bientôt. Instinctivement ses yeux se portaient sur le petit guéridon de frêne où s'alignaient les bibelots qu'Hubert lui avait offerts : une photographie de l'Alpin, un bouquet d'immortelles dans un vase en bois des Alpes, une cassette ornée de coquillages, un morceau de cristal de roche. Et tout cela lui rappelait la première rencontre à la fête de Gelay, les moments heureux passés ensemble, les aveux faits un soir de Juin sur la route de Moncy, tout son cœur, tout son amour. Et, dans le rêve qui se continuait pendant le travail repris, elle pensait à ses amies mariées déjà, déjà heureuses, comparait sa vie prochaine à la leur,

faisait des projets parfois trop grands, trop beaux, d'innocents châteaux de cartes que ne tarderait pas à renverser le souffle de la réalité.

... A l'hiver succéda la fonte des neiges, les jours clairs, le baiser enivrant de la nature à son réveil.

La garnison commençait des sorties plus fréquentes des exercices plus variés, la préparation lointaine aux grandes manœuvres d'été.

### III

Depuis plusieurs jours les manœuvres alpines se déroulent dans la Haute-Maurienne, sur le massif du Grenar.

A travers les éboulis, les pierriers, sous les maigres sapins tordus, au fond des vallons, sur les sommets, les bérets bleus se pourchassent, se fusillent gaîment. Et il y a de jolis moments, de beaux coups d'oeil. Un jour le 11<sup>me</sup> d'Annecy surprend le 13<sup>me</sup> de Chambéry et le combat se déroule de crêtes à crêtes, les « lebls » envoient aux airs le crépitement continue des " feux à volonté " et les alpins, grisés par cette guerre en miniature « pour rire » lancent des lazzis, soulignent d'un long éclat de rire la culbute d'un camarade dans les gentianes ou débusquent d'un bouquet de mélèzes en poussant des hurras sonores.

Bien que la fatigue vienne harasser les dos, crisper les muscles des mollets, mouiller de sueur les maillots de laine, les alpins restent gais, bons enfants, gouailleurs et les chefs, qui songent à l'anxiété qui durant l'hiver, pendant les pourparlers d'Algésiras vint remplir cette immense famille qu'est l'armée de France, trouvent qu'avec des " lapins de ce calibre " il y aurait encore des chances au jeu.

— C'est 7 heures du soir. Le 13<sup>me</sup> alpin, groupé sur

la crête du Valdonnet doit s'opposer à la marche du bataillon de montagne du 97<sup>me</sup> qui, par le col des Mules va se diriger sur le val Méniroz. La manœuvre est ardue pour les chasseurs, à cause de l'escarpement des roches à atteindre et l'état-major, installé sur un tas de cailloux arrête les plans, envisage les hypothèses.

Tout à coup le lieutenant Verme de la première compagnie se détache du groupe et va vers ses hommes.

— Caporal Vallotin!

— Présent.

— Venez avec moi.

Les deux hommes se dirigent vers les officiers et le commandant, sûr de l'intelligence de ce caporal débrouillard et agile comme un chamois, explique à Hubert une reconnaissance à faire seul, en masquant sa marche, du côté du Prévaudan, un massif de rocs, qui, à 800 mètres plus haut que la crête du Valdonnet, dresse sa redoutable forteresse grise.

L'allégeant de son sac et de son fusil, Hubert quitte l'état-major, disparaît derrière les rochers et, préférant un sentier de travers mais plus dangereux que celui de la crête des Bossoirs, s'engage à travers les fouillis de rocs et de genévriers.

*(à suivre).*

Ernest CASTELLA.